

## ***Mort***

La crise a toujours affaire avec la mort : elle serait une sorte de mort annoncée. La crise est d'abord un moment particulier de la maladie, moment qui peut être à la fois inéluctable, salutaire et fatal, moment qui modifie le rythme même de la maladie et de la vie. Le sens commun et les médecins comprennent la crise de manière différente : rupture pour l'un, elle s'inscrit dans le processus complexe de la maladie pour les autres. Mais pour l'un comme pour les autres, la crise, qui nous rapproche de la mort, appartient à la vie même : elle révèle à la vie sa vérité, dans cette période notamment essentielle qu'est la vieillesse. Je ne me vois pas vieillir mais je découvre avec la crise, avec la vieillesse et la perspective toujours plus proche de la mort, que le temps qui reste peut et doit être un temps essentiel, riche et profond. La crise appelle ainsi un rapport authentique du sujet à la mort, du sujet avec lui-même, du sujet à la vérité. C'est un tel rapport du *Dasein*, de l'être pour qui en son être il y va de son être même, à la mort que Heidegger décrit dans *Sein und Zeit* : la crise pourrait bien nous obliger à esquiver notre constant évitement de la mort, notre fuite quotidienne devant nous-mêmes et la mort. La crise, cause d'angoisse ou angoisse elle-même, oblige ainsi à créer, à rendre fécond le temps de la vie, à s'ouvrir à la vérité. C'est pourquoi la crise a un sens éminemment ontologique, sens que l'œuvre d'art, à la manière de *La Recherche du Temps perdu* de Proust, aurait pour tâche d'assumer, de révéler. La crise, en imposant le face-à-face avec la mort, découvre le sujet à lui-même, le provoque, le convoque, exige de lui réponse, renouvellement et création : elle est en ce sens puissance de vie, non de mort.

Présentation de *Mort* dans *Penser la crise*, Franck ROBERT, Collectif, coll. ABCDaire, M-Editer, 2008